

Roberval, Cartier et la première colonie française d'Amérique 1541-1543

Gilles Samson, Richard Fiset, Bernard Allaire, Coline Niess et Nicolas Giroux

Numéro 114, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, G., Fiset, R., Allaire, B., Niess, C. & Giroux, N. (2013). Roberval, Cartier et la première colonie française d'Amérique 1541-1543. *Cap-aux-Diamants*, (114), 39-42.

ROBERVAL, CARTIER ET LA PREMIÈRE COLONIE FRANÇAISE D'AMÉRIQUE 1541-1543

Collectif



Le site archéologique Cartier-Roberval en cours de fouilles à l'été 2010. (Commission de la capitale nationale du Québec (CCNQ)).

En 2006, le gouvernement du Québec a confié à la Commission de la capitale nationale du Québec le mandat de réaliser des fouilles archéologiques sur le site qui a vu naître la première colonie française d'Amérique. Sept années de recherche ont permis de documenter comme jamais auparavant cet épisode fondateur de notre histoire. En voici un aperçu.

LE CHANTIER ARCHÉOLOGIQUE CARTIER-ROBERVAL BILAN DE RECHERCHE

par Gilles Samson et Richard Fiset

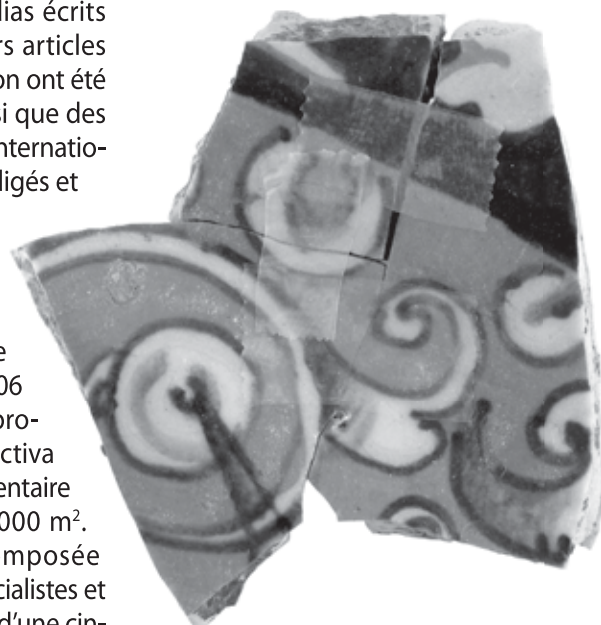
L'aventure de la découverte du site Cartier-Roberval commence en 2005 lors d'un inventaire archéologique. À l'égard de l'Amérique, peu de sites d'établissements coloniaux sont comparables : ces découvertes sont *rare*s. Dès lors,

l'intérêt national et international a été manifeste : en plus des médias écrits et visuels habituels, plusieurs articles scientifiques et de vulgarisation ont été réalisés, des conférences ainsi que des ateliers locaux, nationaux et internationaux offerts, des rapports rédigés et de nombreuses visites sur le site réalisées.

Partant de prévisions modestes, nous avons estimé la superficie du site à près de 250 m². Le projet conçu en 2006 mit en œuvre un imposant programme de recherche qui s'activa jusqu'au printemps 2012. L'inventaire s'est étendu sur plus de 22 000 m². Parallèlement, l'équipe, composée d'archéologues, de divers spécialistes et de techniciens, a amorcé plus d'une cinquantaine d'études connexes qui couvrirent près du triple de l'espace dédié

à l'archéologie. Il en ressort un portrait presque inédit de l'expédition coloniale au cap Rouge dans les années 1541-1543, principalement en ce qui a trait au fort d'en haut, connu jusque-là uniquement par des récits de voyage. Nous en avons cerné un segment d'environ 1 500 m² sur le bord des falaises qui dominent le fleuve et la rivière.

En fait, nous sommes intervenus majoritairement sur une portion archéologiquement riche qui se limite à la pointe du promontoire, mais nous entrevoyons d'autres secteurs, dont une zone de potentiel qui promet, d'une étendue qui reste toutefois à évaluer. Jusqu'à maintenant, une grande partie de l'information archéologique collectée provient d'une



Essai de remontage de tessons d'un contenant en faïence italienne. (CCNQ).



Vestiges d'une courtine ou d'une galerie entre les bâtiments nord et sud du fort d'en haut. (CCNQ).

épaisse couche d'incendie bien démarquée sur le bord des falaises, où s'élevaient trois édifices dont les ruines se sont formées en partie dans les heures qu'a duré la conflagration, puis durant leur recouvrement par la végétation. Nous avons recueilli dans la couche d'incendie un mobilier et des vestiges qui arboraient des liens indéniables avec le territoire français, dont les régions de Louviers, de Saintonge, de Charles-de-Bretagne et de la côte ouest. Parmi les premiers indices, le vitrail trouvé sur l'emplacement du bâtiment sud pourrait témoigner d'une présence aristocratique ou religieuse. D'ailleurs, les autres bâtiments dotés d'une fenestration favorisant la luminosité s'avéraient compatibles avec un contexte aristocratique de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance. Quant au confort des bâtiments résidentiels, nous pouvons en témoigner par la présence d'un plancher et des traces d'un ameublement.

Les marques de la noblesse se manifestent par les objets de luxe retrouvés, dont un type de faïence d'origine italienne similaire à l'un de ceux découverts dans la fouille archéologique des jardins du Louvre, des coupes de style *Tazza*, des objets de verre et des bijoux. D'autres indices évoquent l'alimentation : les olives, les dattes, le grand pingouin, le phoque, l'esturgeon et le porcelet trouvés dans les décombres des bâtiments. Souvent associée à l'aristocratie, l'affirmation du caractère militaire se révèle dans les vestiges d'une fortification, mais aussi dans la présence d'armes à feu ou d'armes blanches, telles que des épées ou des poignards, des pièces d'armure de qualité et des vêtements ornés de parure. L'artillerie est suggérée par un petit boulet de canon. L'architecture dévoilée sur le site porte la marque des techniques de l'Europe, par ses toitures végétales, le torchis, le pan de bois et tous les éléments servant à

la fondation des édifices. Également, les programmes architecturaux du début de la Renaissance dont fait usage la noblesse misaient sur la hauteur, en privilégiant la « grosse tour », un élément qui semble présent dans les décombres de l'établissement colonial.

Il reste encore des découvertes à faire. D'autres édifices mentionnés dans les récits font défaut, soit les deux corps de logis, le four à pain et le « poêle pour se chauffer » qui n'ont pas été localisés, mais qui pourraient être situés entre les falaises et la limite sud du parc Cartier-Roberval. Quant aux moulins à eau, leur localisation serait logiquement dans le parc à proximité du ruisseau et en association avec l'aire défrichée et cultivée par Cartier, dont nous soupçonnons l'emplacement grâce à la découverte de phytolithes d'orge et de blé.

L'aventure coloniale de Charlesbourg-Royal et de France-Roy au cap Rouge coûta la vie à 94 Français. Aujourd'hui, l'ampleur de leurs efforts est révélée par les fouilles et les analyses qui mettent en lumière plusieurs facettes de leur séjour. La population du Québec peut ainsi envisager un anniversaire commémoratif en 2016 (475 ans) qui ferait valoir que c'est sur l'emplacement du cap Rouge que la France a d'abord fondé tous ses espoirs en Amérique, même si ceux-ci se sont concrétisés près de 70 ans plus tard, sur le promontoire de Québec.

JEAN-FRANÇOIS DE LA ROCQUE DE ROBERVAL : OFFICIER ET GESTIONNAIRE LOYAL ET COMPÉTENT

par Bernard Allaire

Jean-François de La Rocque, seigneur de Roberval, est un militaire français né à Paris ou à Carcassonne, vers 1495, d'Isabeau de Poitiers et de Bernard de La Rocque, gouverneur de Carcassonne et officier du comte d'Armagnac et ami du maréchal de Gié. Il demeure dans les annales comme celui qui fonda la première colonie de peuplement au

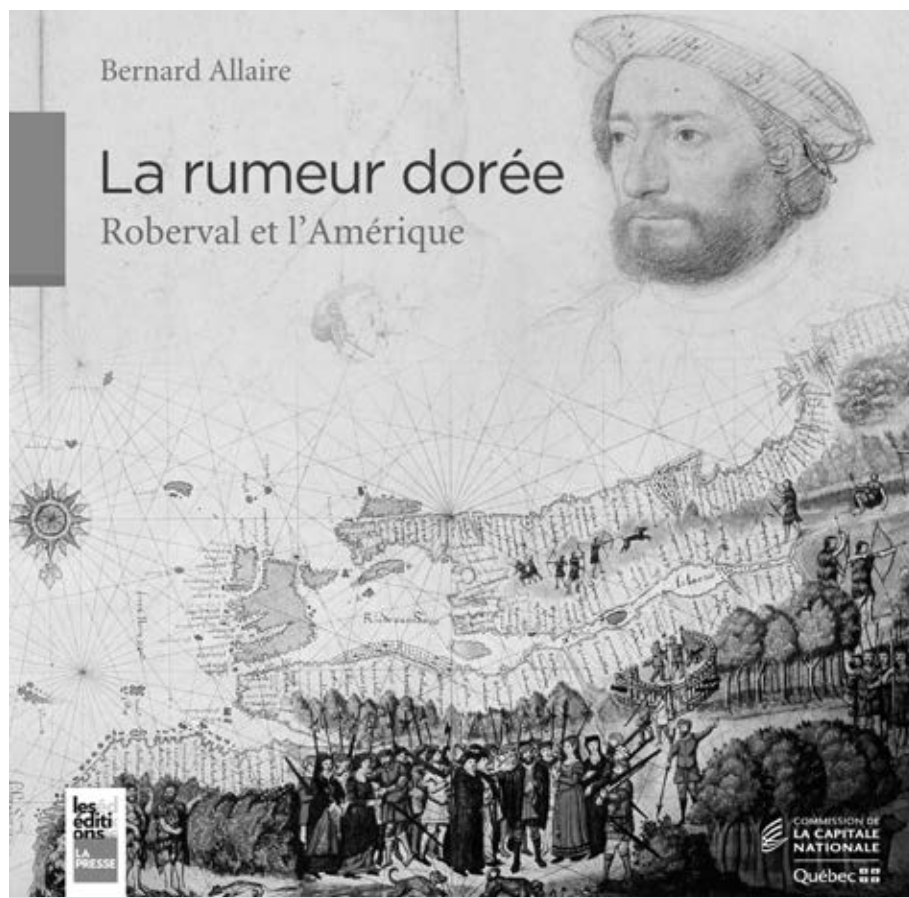
Canada avec le navigateur malouin Jacques Cartier, entre 1541 et 1543. Si son passé est bien documenté, son histoire a peu intéressé les historiens catholiques, en raison de ses prises de position en faveur de la réforme calviniste dans les années 1520-1530. La dispersion des fonds d'archives le concernant a également rebuté les chercheurs. La configuration de sa famille demeura en outre longtemps nébuleuse. En effet, son père ayant convolé à plusieurs reprises, Roberval avait plusieurs demi-frères et demi-sœurs, sur lesquels, toutefois, il conserva toujours un droit d'aînesse. En tant qu'aîné masculin au sein des La Rocque, il bénéficia de circonstances successorales favorables qui firent de lui l'héritier de plusieurs terres et seigneuries disséminées en France, dans le Languedoc près de Carcassonne, dans le Rethélois près de Reims et dans le Valois près de Senlis.

Impliqué dès son jeune âge dans le milieu militaire, il gravit dès 1512 tous les échelons de l'armée française au sein de la garnison de Robert de La Marck, seigneur de Fleuranges, maréchal de France et ami d'enfance du roi François I^{er}. Dans la deuxième moitié des années 1520, il entra dans le cercle restreint de l'état-major, entre autres comme spécialiste des fortifications. Cette destinée dans le sillage de son père l'amena à participer aux principaux conflits militaires de la Renaissance, auxquels il survécut, contrairement à beaucoup de ses collègues. En 1538, il aurait dû normalement devenir gouverneur comme son défunt père, mais il reçut plutôt l'intendance des mines du royaume, ce qui mettait à profit ses connaissances d'ingénieur. Trois ans plus tard, François I^{er} le nomma à la tête de l'expédition coloniale qui devait porter le pouvoir du souverain français

au Canada. La Rocque fut choisi en raison de sa loyauté inflexible, malgré ses opinions personnelles calvinistes, mais aussi parce que cette entreprise demandait des compétences logistiques et militaires particulières.

Les problèmes d'approvisionnement, les changements d'affectation et les menaces de guerre modifièrent toutefois les plans originaux, si bien qu'en mai 1541, La Rocque décida d'envoyer à l'avance la flotte de Cartier de l'autre côté de l'océan. Quant à lui, le retard dans la livraison de l'artillerie et surtout l'assassinat des ambassadeurs français par les Espagnols en Italie, en juillet, l'obligèrent à différer son départ. Il passa l'hiver 1541-1542 à harceler les intérêts commerciaux espagnols, attendant le retour au calme du printemps suivant pour finalement prendre la mer, de La Rochelle vers le Canada. Durant une halte à Terre-Neuve, en juin 1542, Roberval eut la surprise de croiser Jacques Cartier et ses navires, lesquels étaient sur le chemin du retour. Comme prévu, au cours de l'année passée seul en terres canadiennes, le navigateur malouin avait érigé deux forts au cap Rouge en amont de Québec. Mais face à l'absence de la protection de la garnison de Roberval, aux harcèlements des Stadaconiens contre lesquels ils s'étaient battus et aux mauvaises nouvelles en provenance d'Europe, Cartier avait décidé de rentrer en France avec quelques barils remplis de pierres et de minerais qu'il croyait précieux. La Rocque décida que tous retourneraient au Canada, mais, à la faveur de la nuit, Cartier et son équipage désobéirent et s'en retournèrent vers la France, amputant ainsi Roberval de la moitié des ressources nécessaires à la colonie.

La Rocque continua la mission en réoccupant le site du cap Rouge et en renouant avec les Stadaconiens. Après le renvoi de deux des trois navires, les colons passèrent l'hiver dans une situation de disette et une atmosphère martiale, conséquences de la présence de condamnés à mort amenés comme for-



Couverture du livre de Bernard Allaire *La rumeur dorée : Roberval et l'Amérique*, publié par la Commission de la capitale nationale du Québec, aux Éditions La Presse. (CCNQ et les Éditions La Presse).

çats. Après avoir remonté le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga au printemps – pour trouver un passage présumé vers le Pacifique – et fait quelques tests sur les minerais de la région, les colons reçurent, à l'été 1543, des ravitaillements, mais surtout un ordre officiel du roi de revenir au pays en raison de l'entrée en guerre de l'Angleterre aux côtés de l'Espagne contre la France. Quelques militaires, qui avaient accompagné La Rocque au Canada, le suivirent à son retour sur les champs de batailles et probablement durant les autres conflits, jusqu'au traité du Cateau-Cambresis de 1559. Jean-François de La Rocque décéda au printemps 1560, lors d'une rixe à Paris, huit mois après la mort du roi Henri II et un mois après la conjuration d'Amboise, à une époque transitoire qui marqua le début des guerres de religion.

Un portrait détaillé de cet homme qui fut vice-roi de la première colonie française d'Amérique est proposé dans l'ouvrage de Bernard Allaire, *La rumeur dorée : Roberval et l'Amérique* (2013).



La vie paysanne en hiver, *Les Très Riches Heures du duc de Berry*. (Musée Condé, Chantilly/Art Resource, New York).

LA COLONIE RETROUVÉE NOUS LIVRE SON HISTOIRE!

par Coline Niess et Nicolas Giroux

Il y a près de cinq siècles, plusieurs centaines d'hommes et de femmes d'origine française ont traversé l'Atlantique puis remonté le fleuve pour s'installer et vivre à l'embouchure de la rivière du Cap Rouge. Ils y ont vécu deux ans. Pendant longtemps, on a cherché leurs traces sans les trouver...

Aujourd'hui, des vestiges du plus ancien établissement français d'Amérique sont mis au jour. En s'associant au Musée de la civilisation, la Commission de la capitale nationale du Québec avait pour objectif de faire connaître au plus grand nombre le fruit de l'importante recherche multidisciplinaire qui a cours depuis 2006.

L'exposition *La colonie retrouvée*, au Musée de l'Amérique francophone, est l'occasion de découvrir et d'alimenter ce pan historique jusqu'alors très peu

connu et documenté. Cette nouvelle exposition a pour but de rendre compte de la grande aventure humaine des colons français de cette première France d'Amérique.

Un récit sonore mène le visiteur à travers plusieurs chapitres historiques, du contexte géopolitique des grandes découvertes du Nouveau Monde à l'occupation du promontoire du cap Rouge, sous l'égide de Jean-François de La Rocque de Roberval. Le parcours de *La colonie retrouvée* permet l'immersion dans plusieurs thématiques liées à l'établissement des colons à France-Roy, comme les préparatifs de l'expédition coloniale, l'intendance loin de la métropole, le quotidien des colons, nobles et gens du commun. Des créations vidéo uniques dévoilent une quantité de détails jusqu'ici inconnus sur la vie au fort d'en haut grâce, entre autres, à une représentation en trois dimensions basée sur de solides recherches tant archéologiques qu'historiques et architecturales.

Près d'une centaine d'artéfacts restaurés témoignent de la culture matérielle de cet établissement français du XVI^e siècle en Amérique. De petits objets, certes, mais avec un grand potentiel d'interprétation! ■

L'exposition *La colonie retrouvée* est présentée au Musée de l'Amérique francophone, du 1^{er} mai 2013 au 27 septembre 2015. www.mcq.org

Gilles Samson est archéologue au ministère de la Culture et des Communications.

Richard Fiset est archéologue consultant.

Ensemble, ils codirigent le volet archéologique du chantier Cartier-Roberval.

Bernard Allaire est un historien québécois vivant en France.

Coline Niess est chargée de projet au Musée de la civilisation.

Nicolas Giroux est historien et chargé de projet à la Commission de la capitale nationale du Québec.